



## artpress Biennale de Venise 2015

pavillons nationaux

TURQUIE (Arsenal)

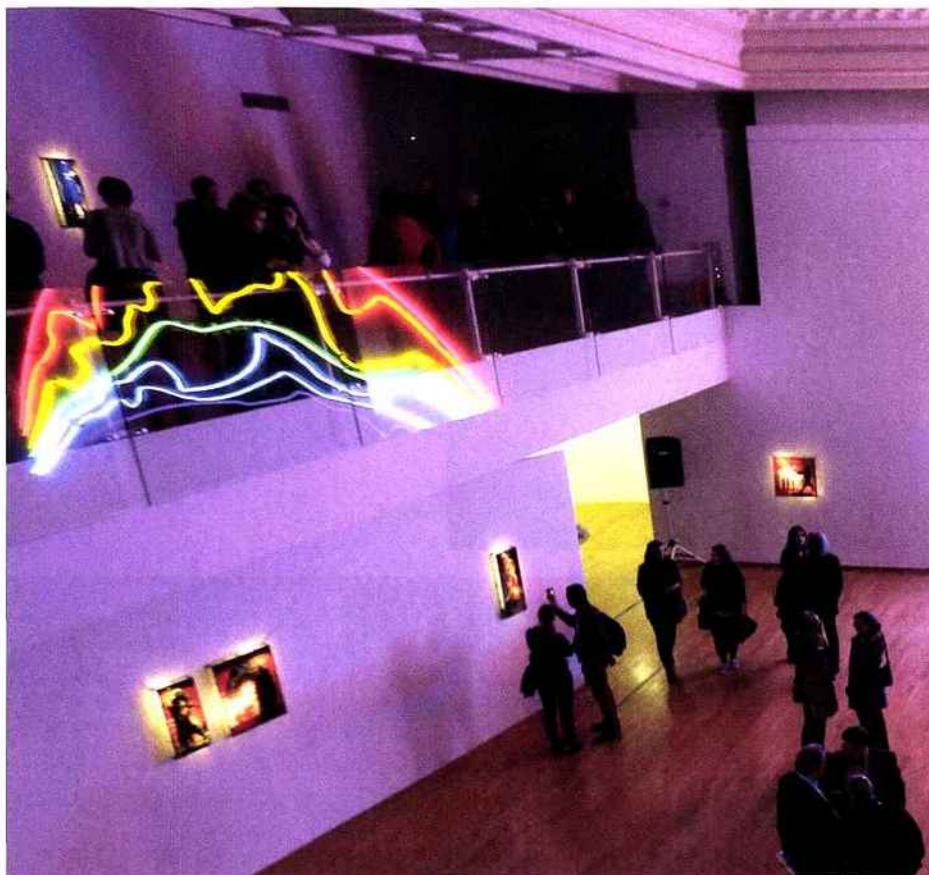
**SARKIS**

Commissaire Curator

Defne Ayas

■ On ne décrit pas une œuvre de Sarkis, encore moins quand elle n'existe pas encore. Car, quelles que soient les pièces à conviction, c'est dans l'espace qui les réunit que tout va se passer. L'efficacité visuelle requise, comme chez les « conceptuels chauds » que sont Mario Merz ou Alighiero Boetti, ne peut se passer du jeu intense des relations entre les éléments. De ce réseau de relations émane la poésie si particulière de son œuvre, nourrie de références complexes, subtiles et souvent secrètes. Sarkis (né en 1938) est originaire d'une famille arménienne d'Istanbul. La conjonction de son invitation avec le centenaire du génocide arménien n'a pas échappé aux organisateurs. C'est donner l'occasion au plus célèbre des artistes turcs actuels de livrer une partition émanant du plus profond de lui-même, lui qui dénommait en 1985 une série de trois expositions *Ma mémoire est ma patrie*. À mille lieues du mélodrame, le mode est de l'ordre de l'allégorie sentimentale et le titre celui de *Respiro*. Une constellation de souvenirs et de métaphores constitue l'armature de son travail. Le tissage de ces correspondances forme un écheveau où s'entremêlent peintures, néons, photographies transformées en vitraux, objets chinois... Si beaucoup d'artistes s'en remettent aux critiques pour extraire des interprétations de leur œuvre et stimuler leur imagination, il en va à l'inverse chez Sarkis, tant les implications de sens sont sophistiquées.

L'espace est placé sous le signe de l'arc-en-ciel, qui, de Rubens à Millet, annonce le printemps, la renaissance de la nature. Il est le fruit d'une rencontre éphémère paradoxale du soleil avec la pluie. Réunissant les contraires, il est signe d'harmonie et se retrouve dans la forme circulaire des mandorles qui enveloppent les représentations du dieu chrétien. Bien loin de l'arc-en-ciel de Sarkis dont les rubans colorés sont brisés par l'éclair.



Les maux provenant des cieux, la « tempesta » et la foudre, de même que les cassures sont inhérents à son vocabulaire. Les images brisées que recollent les plombs des vitraux se réfèrent à la technique japonaise du kintsugi. Au lieu de masquer la cassure d'une céramique cassée, elle accentue les stigmates de l'accident en les soulignant avec un filet d'or.

La cicatrice est mise en valeur (« Montre tes blessures », disait Beuys), car elle signale l'expérience de la vie, ses réussites et ses échecs, et la beauté de l'imperfection. Les images sont pléthores, et c'est le défi de l'artiste aujourd'hui que de les utiliser avec retenue et efficacité pour les combiner au silence pour évoquer l'innommable.

La violence de Sarkis n'est plus tant dans les armes, dans le tranchant des couteaux et dans la pointe acérée de la lance qui déchirent et percent les chairs, que dans son résultat : la coupure, la plaie et le sang. Le *Leidenschaft* a remplacé le *Kriegsschatz*. La douleur succède à la guerre. Point n'est besoin de poursuivre le cycle incessant de la martyrologie. L'étalement uniforme d'une grande masse rouge impose le silence à la tragique signature du Caravage dans le sang

coulant de la tête coupée de saint Jean-Baptiste.

La vie l'emporte et ce sont des météores que des jeunes vont peindre dans le ciel d'une cimmaise, en signe d'éternel recommencement. Chaque génération renouvelle son interprétation du monde avec sa propre constellation d'idées. Du dôme de Sainte-Sophie à l'arc-en-ciel, l'inspiration vient à l'artiste souvent des cieux. Faisant mentir Adorno, il prouve que la poésie peut survivre à la barbarie. Ce n'est donc pas un hasard si son « pavillon » au premier étage d'un bâtiment de l'Arsenal surplombe celui du Vatican d'une coiffure céleste. ■

Jean-Hubert Martin

Sarkis expose également dans le pavillon de l'Arménie, île San Lorenzo, avec d'autres artistes (commissaire : Adelina Cüberyan von Fürstenberg).

Defne Ayas est directrice du Witte de With Center for Contemporary Art, Rotterdam, et commissaire depuis 2005 de Performa (biennale de performances), New York.

Jean-Hubert Martin est historien de l'art, directeur du Musée national d'art moderne, Paris, de 1987 à 1990. Commissaire du pavillon français de la Biennale de Venise (Christian Boltanski) en 2011.



« Arc en ciel (Big Bang)1 ». 2014  
Vue de l'exposition au Musée national d'art  
contemporain de Bucarest, 2014.  
(Court. de l'artiste et galerie Natalie Obadia,  
Paris/Bruxelles). "Rainbow (Big Bang)."  
View of Sarkis's exhibition in Bucharest, 2014

plethora of images, lately Sarkis has taken up the challenge of using them with restraint and efficacy, combining them with silence to suggest the unspeakable.

The violence in his work resides not so much in the weapons, the sharp-edged knives and steel-tipped arrows piercing human flesh, as in the results, the deep gashes and other wounds and the blood. *Leidenschaft* has replaced *Kriegsschatz*. Pain follows war. There's no need to continue tracing the endless cycle of martyrs. A uniform coat of red imposes silence on Caravaggio's tragic signature in the blood gushing from Saint John the Baptist's severed head. Life has won out, and youth paints meteors in the skies as a sign of eternal recommencement. Each generation renews its interpretation of the world with its own constellation of ideas. From the dome of the Hagia Sophia to a rainbow, this artist often finds inspiration in the heavens. Giving the lie to Adorno, he proves that there can be poetry after barbarism. It's no accident that his "pavilion" on the second floor of a building at the Arsenale seems to hover over the Vatican Pavilion like a celestial aureole. ■

Translation, L-S Torgoff

Work by Sarkis is also on view in the Armenian Pavilion on the island of San Lorenzo, along with that of other artists (curated by Adelina Cübeyran von Fürstenberg).

*Defne Ayas is the Director of the Witte de With Center for Contemporary Art in Rotterdam. Since 2005, she has been a curator of PERFORMA, New York.*

*Jean-Hubert Martin is an art historian. Director of the Musée National d'Art Moderne, Paris, from 1987 to 1990, he curated the French Pavilion at the 2011 Venice Biennale (Christian Boltanski).*

A Sarkis piece is indescribable, especially when it doesn't exist yet. No matter what the installation is made of, it is space that brings the parts together and gives it life. Just as for "hot conceptualists" like Mario Merz and Alighiero Boetti, for Sarkis visual effectiveness requires an intense interplay between the constitutive elements. Such a network of relationships is the source of Sarkis' signature poetic quality, shot through with complex, subtle and often secret references. Sarkis was born into an ethnically Armenian family in Istanbul. Surely this exhibition's organizers are aware that it coincides with the centenary of the Armenian genocide. It provides the most celebrated of Turkey's living artists, a man who named a 1985 series of three shows *My Memory Is My Homeland*, an opportunity to speak from his inner depths. There is not the slightest trace of melodrama in *Respiro*, simply sentimental allegory. The armature of this installation is a constellation of memories and metaphors. A skein is produced by the weaving together of correspondences between paintings, neon lights, photos transformed into stained glass and bric-a-brac. Many artists leave it to critics to extract interpretations

from their practice and stimulate their imagination. Sarkis does exactly the opposite with his sophisticated explanations of implications and meanings. Overhanging the installation space is a rainbow, a symbol of springtime and the rebirth of nature employed by artist from Rubens to Millet. This phenomenon results from the paradoxical and ephemeral encounter of sun and rain. A unity of opposites, this sign of harmony is also to be found in the oval shape of the mandorlas enclosing Christian holy figures. But in Sarkis's rainbow lightning shatters the bands of color.

Misfortune descending from the heavens, *tempesta*, thunder, and other forms of fracture, are inherent in his vocabulary. The shattered images held together by strips of lead like stained glass windows recall the Japanese technique called *Kintsugi*. Instead of trying to cover over the fault lines in a piece of broken ceramic, this approach accentuates the stigmata of accidents by highlighting them with a touch of gold. Thus scars are glorified ("Show your wounds," Beuys used to say) because they signal the experience of life, with its successes and failures, and the beauty of imperfection. In this